

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 83–90.

Les tableaux

Marguerite Andersen, *Courts Métrages et Instantanés*, Sudbury (Ontario), *Prise de parole*, 1991, 119 p.

Elle a le doigt sur la détente. Elle ajuste bien, déterminée, sûre d'elle, précise. Elle n'hésite pas, elle ira jusqu'au bout. Elle appuie sur la détente, à plusieurs reprises. On a le temps de déceler un bref sourire sur sa lèvre, de voir son œil s'ouvrir grandement, tout surpris de ce morceau de vérité dérobé à l'éternité. Marguerite Andersen nous propose ici une série de photographies, de courtes séquences et de portraits consacrés au genre humain, avec sa tête d'images, son cœur béant, son ventre qui amasse les coups, et son sexe déboussolé, dépaycé, naufragé.

Voici une vaste demeure trouée de fenêtres qui s'ouvrent sur des salles de spectacles. Entre visionnaire, rêveur, chercheur d'or, artiste et marchand de rêves. Entre amoureux, solitaire, troublée et criblée, baiseur de mains et essayeur de glace. Voici la vente aux « en-chair », la foire authentique du monde éventré.

Le temps s'écoule et les personnages défilent; leur histoire — s'ils en possèdent une — n'a aucun but, ni fin ni début, elle est inscrite là, dans la mémoire étourdie, silhouette croquée sur le vif. Les mots accouchent d'événements, de faits, les mots imagent. La photographe est une juste voleuse qui appauvrit le riche et le pauvre de façon équitable. Elle s'intègre dans la vie du peuple et saisit tout ce sur quoi elle tombe: baiser, peine, solitude, ennui, espoir, incompréhension. Des créatures se nourrissent de chair, d'autres croupissent; une joue rougit de la gifle; une oreille file, rapetisse, s'enroule et se replie complètement; un œil cligne, s'embue, se tait et se morfond; un cœur se soulève et divague, fait des remous dans un corps inhabité.

Chaque sentiment est représenté sur un tableau. Tantôt le vieux couple ne s'entend plus, le monsieur fait pipi sur le toit pour

attirer l'attention de sa femme libérée, tantôt une petite fille n'existe plus, claire-obscur, tache blanche, et puis tantôt encore, une vieille mère se laisse mourir de solitude. Un message d'espoir, comme écrit sur un mur d'hôpital, contenu dans un discours simple, touchant, prenant et sur un ton égal, sobre. Une grosse boule jaune repousse le gris du soir et tend son ventre, retrousse ses manches, allonge ses jambes et répand une douce colère. La vie n'est pas laide. Voici un joli livre d'images.

Suzanne Côté

Le sacre de l'ordinaire

Serge Bouchard, *Le Moineau domestique*, Montréal, Guérin, 1991, 468 p.

Le moineau domestique siffle sur le fil électrique ou bien grelotte, l'hiver, sous son manteau emplumé; c'est le passereau de tous les jours. Serge Bouchard, dans un premier ouvrage littéraire qui est fortement marqué par sa main de docteur en anthropologie, ébauche les fondements d'un monde singulier, à la fois simple et compliqué, fugace et éternel, posé et étourdi, tout à l'image de l'homme universel, l'homme de tous les jours; l'homme domestique.

Une soixantaine de textes brefs, qui ne possèdent apparemment aucun lien entre eux et qui cernent une thématique aussi étonnante que variée, exposent une panoplie de réflexions dont la tournure innovatrice est à mi-chemin entre l'essai et la nouvelle. Il semble que la réflexion portant sur tout et sur rien est un moyen efficace pour survivre dans un monde qui nous submerge. Cette « revue de l'ordinaire » nourrie par le rêve, le souvenir, l'expérience ou l'observation regroupe les interrogations d'un homme qui refuse de se perdre dans un monde trop vaste et trop incompréhensible, d'un homme qui « refuse de se porter mal ».

« Je ne suis pas un piéton, je suis un promeneur, ne vous souciez pas de mon itinéraire, c'est celui d'un rêveur. J'entends

marcher jusqu'au bout des années-lumière afin de retrouver à l'autre bout de l'univers la trace de mes propres pas.» (p. 131)

Vision optimiste de la calvitie précoce, parachèvement du Grand livre avec les épîtres aux métropolitains, épopée tapageuse du gazon débroussaillé, droit d'expirer, peine capitale, tout est immense matière à réflexion. Tantôt un soupir, tantôt un sourire, ou un franc éclat de rire, le lecteur ne connaît pas l'ennui. Le narrateur se confond avec l'auteur et ce qui apparaît parfois comme étant de petits récits autobiographiques cède la place à la réflexion philosophique, fort simple et à peine nuancée. Le jeu prédomine et l'ironie gonfle gentiment le torse; l'écrivain et l'écriture s'alimentent réciproquement.

L'homme, centre des circonvolutions, explore des mystères anodins mais authentiques, pose des questions, imagine des réponses, fidèle aux courbes, aux allées et venues, aux piétinements et aux jongleries de sa pensée. Celle-ci, ni dogmatisée ni formalisée — à peine formulée —, décrit une invisible gradation, comme s'il s'agissait d'un petit univers propre, un mélange de faits et de gestes, d'images et de caricatures. La belle écriture tend vers la prose (deux poèmes s'insèrent d'ailleurs parmi les textes), et l'aisance, l'habileté et l'admirable simplicité qui adoucissent un discours déjà respectable font du *Moineau domestique* un livre de qualité qui présente l'avantage de pouvoir se lire de façon discontinue; une manière de livre de chevet donc. Ce plaisant recueil a de quoi laisser réfléchir. Parole de moineau.

Suzanne Côté

Le rescapé d'hier

Diane Hébert, *Le Phare des baleines*, La Roche-sur-Yon, Conseil général de Vendée, 1991, 64 p.

Québécoise, elle l'est, et cette courte nouvelle le démontre bien. L'ouvrage s'ouvre sur un mot de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (Uneq) qui est suivi d'un autre de la Société des

écrivains de Vendée (S.E.V.). Le développement de la littérature québécoise et sa diffusion tant au Québec qu'à l'étranger s'inscrivent dans les nobles objectifs de l'Uneq; la S.E.V., qui s'est intéressée au rapprochement des deux associations, a créé une franche union culturelle avec le Québec.

À Montréal, la vie de Michel Lavigueur, professeur, se trouve bouleversée par une vision fort obsédante. Après quelques recherches, il retrace le phare qu'il est maintenant certain d'avoir aperçu un soir de pluie. Il part en France, sur l'île de Ré, où il découvre l'étrange vérité. Enfin soulagé, il rentre au Québec, libre et prêt à vivre pleinement.

C'est un joli petit récit, tout simple, avec une petite intrigue, toute légère, et avec juste assez de poivre pour ne pas nous engourdir. Les dialogues, écrits dans un langage familier, reflètent particulièrement bien l'esprit québécois. La narration instaure une progression continue, irréprochable, et nous conduit à une chute relativement inattendue. La source de l'intrigue se teinte de mysticisme et laisse planer tout autour du héros des interrogations qui maintiennent l'intérêt du lecteur qui aime à se laisser envelopper par le brouillard de la métaphysique. Toutefois, la force de l'auteur se reconnaît davantage dans la solide construction du texte. Pour le reste, on ne s'ennuie qu'à petit feu; on peut donc se rendre à la dernière ligne en toute sécurité.

Suzanne Côté

Écritures du Nord

Regroupement des écrivains de l'Abitibi-Témiscamingue, *Nouvelles du Nord*, Val d'Or, D'ici et d'ailleurs, 1990, 161 p.

Ce collectif de nouvelles, parrainé par le Regroupement des écrivains de l'Abitibi-Témiscamingue, regroupe seize textes, de diverses longueurs, d'écrivains de la région abitibienne qui nous donnent leur vision du monde par le biais de l'écriture. On dit d'eux qu'ils perpétuent, en quelque sorte, à leur manière, l'art des

conteurs d'autrefois avec tout ce que cela comporte de spontanéité et de liberté. Il est vrai que dans le contexte particulier où ils évoluent, le rapport à la nature, le goût et en même temps la crainte des vastes espaces et de la solitude sont des notions plus concrètes que dans la métropole, par exemple. Ils ont le cœur aux doigts et créent des univers noircis par l'obsession de la mort, l'infidélité, la tempête, la vieillesse ou décrivent des vies aussi misérables que celle de l'écrivain. Leurs plumes particulières enferment le monde, dénoncent les problèmes bêtement humains, les douleurs sensorielles et spirituelles, journalières et maudites; ils parlent d'un monde qui pourrit sous le soleil blanc d'hiver.

Somme toute, c'est un recueil agréable à lire, simple et bien écrit, que le caractère propre à l'Abitibi rend bien séduisant.

Suzanne Côté

Le grand dérangement

Émile Martel, *La Théorie des trois ponts*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 70 p.

Diane-Jocelyne Côté, *Chameau et Cie*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 104 p.

Raymond Lévesque, *De voyages et d'orages*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 133 p.

Nous vous proposons ou ne vous proposons pas, c'est selon, des textes dont la particularité commune est de déranger et de confirmer d'emblée à l'écriture ce qui constitue ou devrait constituer sa vocation principale.

La Théorie des trois ponts, d'Émile Martel, nous intrigue et nous charme sur une note paradoxale qui se manifeste à travers une tension constante entre la vie et la mort. Ce récit poétique, qui ressemble à une novella, se divise en trois parties introduites chacune par un narrateur neutre (il) qui passe ensuite la parole à un homme, lequel prend en charge la narration du manuscrit dont il est l'auteur et qui fait l'objet du récit. Doté d'une signification

particulière, l'automne coïncide chez lui avec l'écriture puisqu'il prend ses vacances en octobre afin de se consacrer à l'élaboration de ce manuscrit. Cette « théorie » qui, à prime abord, peut sembler obscure, n'en cache pas moins une réflexion d'une rare maturité qui s'articule judicieusement avec une quête de sérénité qui n'a pas renoncé au désir de la femme aimée. C'est indéniablement le plus intéressant des récits par son architecture, sa profondeur et un investissement du langage fort louable!

Chameau et Cie, de Diane-Jocelyne Côté, s'avère, pour sa part, un modèle d'originalité, que ce soit dans le traitement formel ou le propos. Cette novella nous fait pénétrer, par le regard de la caméra vidéo, dans le quotidien d'un groupe d'amis, de leurs conjoints et de leurs familles. On a presque l'impression de lire un *storyboard* avec tout ce que cela comporte de découpages séquentiels et de descriptions minutieuses dénuées de charge émotive (ou presque). Procédés tout à fait justifiés dans le contexte où se situe la démarche de l'auteure qui privilégie une esthétique de l'image tout en dénonçant, du moins nous le supposons, la portée banalisante et réductrice du médium vidéo.

De voyages et d'orages, de Raymond Lévesque, par contre, peut décevoir. Il est vrai que chacun des chapitres constitue une entité, mais ils ne contiennent aucun élément caractéristique à la nouvelle, tels que l'ellipse, le « silence », une certaine fluidité, etc. C'est un conte, tout simplement! Il relate les péripéties d'un penseur idéaliste, nommé Paulo Couture, et de ses « disciples » qui, presque malgré eux, sèment la bisbille et la violence autour d'eux. Ce qu'il est difficile d'admettre, ce sont les accumulations de clichés sur le Québec: alcoolisme, bagarres, mentalité de perdant, etc.

Ce dernier livre dérange plus que les autres, malheureusement dans le mauvais sens du terme!

Martin Thisdale

L'originalité à tout prix !

Collectif, *Complicités*, Montréal, Éditions Paje, 1991, 140 p.

Les Éditions Paje et la revue *Stop* ont rassemblé dans le recueil *Complicités* des nouvelles de jeunes auteurs dont certains ont déjà obtenu une reconnaissance dans le milieu littéraire. Relevons les noms, entre autres, de Louis Hamelin, Sylvain Trudel et Jean Pierre Girard. Ce dernier a d'ailleurs dirigé ce collectif qu'on qualifie, sur la quatrième page de couverture et dans la préface, de joyau d'originalité et de singularité. On nous assure également qu'il serait la perle des recueils puisqu'on y retrouve « une étonnante unité enracinée dans l'apparent éclatement des thèmes et des formes ».

Disons d'emblée que cette présentation agace. Une jeune écriture naît de tâtonnements, d'explorations et dans son souci parfois obsédant d'atteindre l'originalité et l'exclusivité, elle ne parvient pas toujours à se rapprocher de l'achèvement et de la maturité. Écrire à 20 ou 30 ans ne signifie pas qu'on s'apprête à révolutionner le monde littéraire.

Complicités n'est donc pas un recueil achevé, et pourquoi devrait-on s'en étonner ? Il demeure par contre un projet qui ne manque pas de susciter l'intérêt du lecteur. Sous le thème de la complicité, Jean Pierre Girard a jumelé des jeunes auteurs ayant déjà publié une œuvre à des écrivains plus novices. Chaque auteur avait la responsabilité de trouver son jumeau apprenti. De plus, les participants devaient s'inspirer d'un même extrait d'une nouvelle de Tchekhov, qui souligne largement l'absurdité humaine. Une recette se voulant en tous points exotique qui donne des lectures tantôt savoureuses tantôt indigestes.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces nouvelles, c'est l'absence ou la disparition de complicité : une femme fuit l'amant qu'elle a peur d'aimer, un amoureux cherche à arracher quelques mots à sa complice devenue absente, un autre rêve de ressusciter sa compagne morte en plein cœur de Paris. D'autres personnages sont complices, mais dans la mort : deux amants font l'amour devant la tombe d'un compagnon qui s'est suicidé, une femme s'adresse à

un mort chéri pour évoquer le vide du royaume des vivants, un homme développe une relation avec une femme qui personnifie la mort.

S'il existe parfois un lien dans ce recueil, c'est sans aucun doute un éloge à l'absence, celle qui se crée souvent au sein même de l'amour et de la passion. Mais les thèmes ont ici peu d'importance, car l'art de raconter ainsi qu'une structure narrative serrée et cohérente restent les éléments dominants de la nouvelle. Or, certains auteurs de ce recueil ne tiennent pas du tout à développer un style limpide. On entraîne alors le lecteur dans de longues descriptions et réflexions floues qu'on a omis d'enraciner dans un événement précis.

Les nouvelles les plus réussies de ce recueil demeurent ainsi celles dont le contexte, le déroulement et les personnages s'imposent dès le début et charment l'imaginaire du lecteur. Des histoires simplement écrites mais non simples à écrire. Signalons, à titre d'exemple, la nouvelle de Sylvain Trudel qui, dans un climat blanc et froid d'hôpital, nous entraîne vers l'origine du monde et de la souffrance à travers la verve du conteur. Louis Hamelin, quant à lui, nous plonge dans un milieu pseudo-hippie, macramé et artiste qu'il décrit avec un humour caustique. Par ailleurs, d'autres jeunes auteurs tels André Lemelin, Isabel Massey et Jérôme Labbé nous présentent des récits dont la transparence arrive à nous toucher.

Bref, *Complicités* est un recueil inégal pouvant démontrer que devenir auteur, c'est avant tout apprendre à maîtriser les rouages de l'écriture.

Lucie Gagnon